

3

Rue de la rivière

Quelle joie je ressentis quand je pris possession des lieux, le lendemain ! Enfin, j'avais une maison ! Mes enfants seraient chez eux. Que de fois, lorsque je cherchais un logement, ne m'a-t-on demandé « Vous avez des enfants ? » Et comme je répondais : « Oui », — « On ne loue pas, car les enfants font des dégâts. »

Notre maison avait quatre pièces assez grandes, dont deux avec fenêtres sur la rue ; la salle à manger, très longue, s'éclairait par une verrière donnant sur la terrasse, et par un vasistas prenant jour sur la courette. Il y avait en outre un appentis, une cuisine, une petite buanderie, et un débarras pour le charbon. C'était largement suffisant pour nous. Henri et Jean s'installèrent dans l'une des chambres sur rue, je pris l'autre, ma belle-mère, Marie-Louise-Taos et Louis la troisième. Dans la salle à manger, qui servait de passage, je disposai la table et quelques chaises, le canapé et le buffet.

Le charbon se faisant rare, nous fîmes construire une cheminée dans la cuisine pour brûler du bois, car nous pouvions avoir à la Compagnie du bois de traverses ou d'eucalyptus. Henri et Jean allaient le chercher dans une charrette, à la gare. Nous fîmes aussi carreler la cour. Jean, alors en vacances, moyennant quelques sous, voulut aider le maçon.

Depuis juillet 1915, je n'étais retournée à Ighil-Ali. Je m'y rendis en 1919. Beaucoup de tombes fraîchement ouvertes : chez les Amrouche beaucoup de places vides. Taïdhelt était morte, Touèla et son fils Salah, Sassa, la femme du cousin Chérif, et, de la famille de ma belle-mère, il ne restait que son frère Hemma qui vivait chez sa sœur Aldja. Cela m'attrista profondément, c'était comme une partie de mon existence qui s'en allait avec tous ces gens que j'avais laissés bien portants. La

mort de Taïdhelt, la femme du grand-père Hacène, m'a le plus peinée ; j'ai su qu'elle était morte dans la misère, qu'elle n'avait pas mangé à sa faim, durant ses dernières années.

J'assistai à la fête du Père Dehuisseire que les Sœurs et leurs filles lui souhaitaient. J'avais demandé qu'on fit faire sa première communion à mon fils Louis, mais on me le refusa parce qu'il n'avait pas été préparé religieusement à la paroisse. Au bout de trois mois, je fus contente de repartir. La dernière de mes belles-sœurs, Zehoua, s'était mariée avec le cousin Bouzid, le serre-freins, elle avait pris la place de sa sœur morte en 1915, d'une fièvre due à un mauvais accouchement.



Je revins à Tunis pour la rentrée des classes. Il fallait trouver des livres et des cahiers pour les enfants, dont quatre maintenant fréquentaient l'école, et, à cette époque, on me refusait même la gratuité des fournitures scolaires. Le quartier de la rue de la Rivière ne ressemblait pas à celui de Bab-Aléoua. Arabe, mais plus cossu, ce quartier n'était pas habité par les ouvriers du port. A priori, chez ces gens, une femme indigène qui sort, le visage découvert devant des hommes, n'était pas une femme honnête. Je compris cela plus tard. Tant que nous vivions dans un milieu italo-sicilien ou à Bab-Aléoua, cela pouvait passer inaperçu : pour les Italiens, j'étais la Française mariée à un Arabe, car mon mari s'est toujours refusé à quitter sa chéchia, même quand il s'est agi d'obtenir de l'avancement (or, parmi tous ses collègues, y compris son chef de bureau, il était le seul à avoir le brevet élémentaire). A Bab-Aléoua, nous étions noyés parmi tous les autres employés du Chemin de Fer, nos voisins. Rue de la Rivière, c'était autre chose : nous avions pour voisins des Arabes ou des Kabyles aisés, pour la plupart propriétaires de leur maison. Les gamins ne jouaient pas dans la rue comme ceux que nous avons connus jusque-là. Tout cela faisait du changement. Henri, en allant au patronnage, comme il était seul au milieu de ses camarades à porter une chéchia, fut pris à parti par de jeunes Arabes qui lui reprochèrent de fréquenter des Roumis, et voulurent lui chercher querelle. Je sentis tout de suite que le quartier ne nous convenait pas, mais nous y étions, il fallait y rester avec le moins de dommage possible. Je ne parlai pas de tout cela à mon mari, mais j'ai

su depuis que lui-même s'en était rendu compte. Cependant, mon ancienne camarade Félicité, qui habitait dans les parages, vint me voir. Je fis aussi la connaissance d'une femme kabyle, mariée à un homme très riche. Elle avait évolué, car au temps de sa prime jeunesse, elle avait été artiste. Elle m'invita à lui rendre visite. Elle s'appelait Baya, et elle était très belle.

Marie-Louise-Taos, qui avait eu la grippe espagnole et avait failli mourir, était enfin rétablie et ne souffrait plus de ses oreilles. Elle fréquentait l'école Canton ; de nombreuses compagnes venaient la chercher. Louis allait à l'école Debarre, et Jean et Henri au collège Alaoui.

Nous nous nourrissions toujours à la manière kabyle et nous continuions à pétrir de gros pains que nous mettions à cuire dans le four du boulanger, mais Jean n'aimait pas certains plats de sa grand-mère qui fourrait du gras et du piquant partout. Il s'en suivait des disputes, et je donnais à Jean, quand je pouvais, quelques sous pour qu'il s'achète un complément. Parfois quand Lla Djohra avait caché quelque douceur dans sa petite malle fermée au cadenas, Jean glissait sa main étroite entre le couvercle et malette et lui prenait de ses friandises, pour les manger après le repas. Des scènes épiques en étaient résultées. C'est ainsi que peu à peu, il avait vidé la botte de dattes que Lla Djohra avait remise sur la chaise haute, à Bab-Aléoua. Je me souviens qu'elle était venue me trouver en courroux, me reprochant de permettre à mes enfants de la priver de son dessert. J'avais corrigé pour la forme le délinquant.

Une autre fois, un ami de la famille nous avait apporté des raisins secs en grappes. Il y en avait beaucoup, près de deux kilos. Lla Djohra en donna un peu aux enfants et mit le reste dans sa mallette. Jour après jour, Jean passait sa main fluette et retirait une grappe qu'il glissait dans sa poche, avant de partir pour l'école, et en prenait une autre pour manger son goûter, à quatre heures. Un jour, la grand-mère ouvrit sa caissette pour faire du couscous aux raisins secs ; il ne restait plus que quelques grappes dégarnies.

Ce jour-là, ce fut un drame : elle se mit à hurler, tellement elle était en colère. Je pris une canne pour corriger le coupable, mais il avait déjà grimpé sur le toit du cagibi qui servait de débarras et de réduit au

charbon. Ainsi finit l'histoire. Je dis à ma belle-mère : « Mange ta part avec nous, quand il y a quelque bonne chose. » Parfois, lorsque les enfants avaient un sou, elle leur vendait ce qu'elle avait caché : des amandes, des dattes, des noix ou des noisettes dont un ami nous avait fait présent. Car longtemps nous n'avons pu nous payer des fruits. Ce n'est que pour Noël ou le jour de l'an que les enfants voyaient apparaître les oranges et les mandarines. Quant aux autres fruits, raisins, figues, abricots ou pêches, la saison s'écoulait sans que nous les goûtions, sauf si nous allions passer les vacances en Kabylie : là, il se trouvait toujours un parent ou un ami qui nous offrait des figues et des raisins.

Un jour même, Paul s'était aventuré dans un champ qui ne nous appartenait pas. Il en avait rapporté une belle corbeille de figues noires, gercées par la rosée, presque aussi admirables que celles que produisait le champ de ma mère, à Tizi-Hibel. Comme je lui demandais : « Qui te les a données ? » il me répondit : « C'est Lakhdar-ou-Ouakouche. » J'ai su ainsi qu'il avait pénétré dans le champ de Yamina-t-Ouakouche, une parente éloignée, peu commode, qui cherchait partout Poupoul-ou-Amrouche, qu'elle ne connaissait pas. Quand elle me vit, elle me dit : « C'est toi la mère de Poupoul-ou-Amrouche ? » — « Oui », lui répondis-je. — « Il est entré dans mon champ sans ma permission ; s'il m'avait dit : Lalla Mina, donne-moi des figues, je lui en aurais donné avec plaisir ! » Je lui présentai toutes mes excuses.



La maison en face de la nôtre, rue de la Rivière, appartenait à Kadour-ben-Haroun — un Kabyle originaire des Aïth-Abbès, dont la famille avait quitté la Kabylie depuis 1871, ou même avant, car les vieux seuls savaient le kabyle. Ma belle-mère évoluait dans ce milieu avec aisance : elle était dans son élément, en tant que musulmane pratiquante. Moi, pour ces gens, comme pour elle, j'étais la mécréante, celle qui avait abandonné sa religion et qui sortait la figure découverte.

J'avais lu dans un livre de Myriam Harry, *Tunis la blanche*, une description d'un milieu juif. Elle parlait d'une famille dont la grand-mère portait le costume juif ancestral, le pantalon bouffant, et, sur la tête, une coiffure pointue ; la mère, le peignoir à l'italienne, et la fille,

une robe à la dernière mode de Paris. Je fis le parallèle avec notre cas : ma belle-mère drapée dans sa couverture, à l'arabe, moi en blouse à l'italienne, et Marie-Louise-Taos, plus tard, vêtue à la mode de Paris. Je cessai de mettre les pieds dehors, sauf à de très rares occasions ; d'ailleurs je n'avais pas de quoi m'habiller.

Bien que l'armistice de 1918 fût signé, ni Paul, ni Abbas (Mohand-Arab, le frère de Belkacem) n'étaient revenus. Ce n'est qu'au mois de décembre 1919 qu'ils arrivèrent tous deux presque en même temps. Mon mari s'était efforcé de garder sa place à son frère aux ateliers de la Compagnie.

J'avais un canapé, j'en demandai un autre à mon amie Baya qui me le prêta, et Paul et Abbas furent installés à la salle à manger, la pièce étant très grande.

Paul retourna à l'Ecole Normale en janvier 1920 et Abbas alla chercher sa femme et ses enfants au pays. Son beau-frère et cousin Bouzid l'avait accompagné avec sa femme et sa petite fille. Une nuit de janvier, nous dûmes recevoir tout ce monde, qui passa encore à la maison la journée du lendemain. Ils partirent enfin, Mohand-Arab ayant loué deux chambres rue El-Korchani.



Quand je jette les yeux en arrière, sur cette époque de ma vie, je me demande comment j'ai pu vivre. J'avais dû me mettre à la machine pour coudre les chemises et aussi les robes de la petite. En 1920, Henri eut son brevet et prit un poste au Chemin de Fer. Jean obtint son brevet en juin 1921, et entra à l'Ecole Normale en octobre. Quant à Paul, il avait été nommé instituteur à Sfax. Il ne restait plus à la maison que Louis, Marie-Louise-Taos et Noël. Noël était un bébé charmant et beau, tellement beau que les gens se retournaient pour le voir, quand je le tenais par la main. Il avait un teint blanc comme lait, des cheveux noirs et ondulés, de grands yeux noirs, aux cils longs et recourbés, un nez droit, et une toute petite bouche rouge comme une cerise. Il avait une voix de rossignol quand il chantait ce qu'il appelait ses « chantances ». En 1921, j'eus une bronchite sévère. De son côté, mon beau-père Ahmed s'était grièvement blessé au genou, en voulant tailler un arbre

dans son jardin de montagne, en Kabylie. Nous fûmes alertés ; mon mari et son frère Abbas partirent. Ils trouvèrent leur père hors de danger, mais sans ressources. Ils ramenèrent les quatre enfants qui étaient de deux mères différentes : les deux de Zahra allèrent chez leur tante, ceux de Smina-Tajlilith vinrent chez nous.

Je ne sais si la question religieuse agissait sur l'esprit de ma belle-mère, car toujours, en cas de litige, c'étaient mes enfants ou moi qui avions tort. Et lorsqu'une querelle éclatait entre les enfants arabes et les miens, c'étaient inmanquablement mes enfants qu'elle réprimandait.

Elle achetait chez l'épicier voisin Hemida ; un jour que je lui faisais remarquer une erreur, elle répliqua : « C'est toi qui te trompes dans ton compte, Hemida ne ment pas, il récite ses prières. » Que répondre à cela ?

Dès que les enfants de mon beau-père arrivèrent du pays, elle les prit sous sa protection, estimant que les miens les maltraitaient. Je supportai la situation durant quelques mois, et puis je déclarai que si cela devait continuer, je m'en irais. Mon mari alla trouver les Pères de Carthage qui voulurent bien s'occuper du problème et envoyer les quatre gosses d'Ahmed à Kheratta, dans une de leurs maisons de Kabylie.

Paul avait quitté Sfax au mois de mai (le mois de mai lui a toujours été néfaste). Il était retourné à l'armée pour finir son service. Il y resta jusqu'à fin décembre. Jean, pendant les vacances, avait ramené sa grand-mère Lla Djohra et les quatre enfants de son grand-père à Ighil-Ali. Henri avait été envoyé par la Compagnie à Gaffour. J'étais seule, malade, avec les petits. Paul demanda une permission pour me soigner. Il fut admirable. Le docteur Broc vint me visiter, il déclara que j'attendais un autre bébé ; je fus désolée. J'avais déjà un fils de vingt-et-un ans. Et comme je doutais, le médecin me dit : « Vous verrez dans deux ou trois mois ! »

Lla Djohra et Jean revinrent de Kabylie. Paul était retourné à la caserne de Forgemol, car j'allais mieux. Mais il faisait très chaud, et nous nous promenions, après souper, hors de la ville, derrière les Remparts, jusque du côté du lac Sedjoumi.

Au début de l'année 1922, Paul nous dit qu'il ne continuerait plus à gagner sa vie dans l'enseignement. Il nous demanda un petit capital pour ouvrir un commerce. Nous lui donnâmes l'argent destiné à finir

de payer la maison d'Ighil-Ali en 1923. Et nous lui installâmes, dans une des pièces sur rue, une épicerie, pensant ainsi le garder auprès de nous. Sous l'influence de sa grand-mère, il avait écrit à Louis Ouari, son camarade de classe à Ighil-Ali, de pressentir son père pour savoir s'il lui accorderait sa fille Charlotte en mariage¹. Après seulement il nous mit au courant. Le père et le frère aîné consentirent à cette union. Nous ne pûmes que nous incliner.

René-Malek, mon dernier, naquit le 15 mars 1922. Paul désira être son parrain. Au mois de juillet, nous partîmes en vacances à Ighil-Ali, pour préparer le mariage. J'ai su depuis que Paul aurait voulu se dérober, mais que son père l'avait forcé à tenir parole. Ce mariage fut une grande erreur, mais *Mektoub !...* Il eut lieu le 22 septembre, et Paul et sa femme prirent le jour même le train pour Tunis.

Nous arrivâmes, mon mari, mes enfants, ma belle-mère et moi, au début d'octobre. La maison était pleine à craquer ; on avait dû plafonner et aménager en chambre la petite buanderie. Louis couchait dans la salle à manger, et Marie-Louise-Taos dans la chambre de sa grand-mère, sous le téléphone. Paul et Charlotte avaient leur lit dans un réduit qui servait aux provisions. J'avais gardé ma chambre, où dormaient Noël et René.

Quand Jean venait de l'Ecole Normale pour les vacances, il couchait à la cuisine, sur un lit de fortune. Mais on espérait que Paul ferait de bonnes affaires et s'installerait ailleurs.

Nous avions fêté Noël 1922. Paul avait acheté un dindon qu'on avait rôti au four. L'hiver passa. Pâques de même. Dans la maison l'atmosphère était irrespirable. Ma belle-mère disait à qui voulait l'entendre que ma belle-fille, Charlotte, n'était pas bien traitée par moi. Lla Djohra lui rapportait des fruits du marché, et Paul, lui aussi, amenait des oranges ou des dattes qu'il serrait dans sa chambre. J'avais supporté longtemps, sans murmurer, mais enfin j'éclatai : « Quand tu apportes quelque chose, ne le montre pas aux enfants qui sont jeunes, puisque tu n'as pas l'intention de leur en donner ! » Puis, un beau jour, Paul annonça qu'il avait loué un local rue Flatters. Il déménagea toute l'épicerie, et garda la pièce pour s'y loger.

¹ . Paul, sous le coup d'une déception sentimentale, se laissa persuader par sa grand-mère d'épouser une fille du pays. On retrouve ce drame développé et transposé dans *Rue des Tambourins*.

Louis, maintenant, avait son certificat d'études. René marchait à quatre pattes par toute la maison, ma belle-fille attendait un bébé pour le mois d'août. J'étais en train de coudre dans la chambre de Lla Djohra, quand j'entendis Paul entrer et sortir et perçus un sanglot. Je courus vers la chambre de ma belle-fille : Charlotte était effondrée et pleurait à chaudes larmes. Je la questionnai : j'appris que Paul, le soir même, prendrait le bateau pour la France.

Je mis immédiatement mon mari au courant, par téléphone. Il se rendit au port et rejoignit Paul au moment où il allait s'embarquer. Il le ramena à la maison. Il y eut une scène dramatique. Tout l'argent que nous avions mis dans l'affaire était perdu. Paul avait sur lui deux mille francs que son père lui enleva. Ce n'est que le samedi suivant, après qu'il eût rapporté toutes les étagères de l'épicerie, qu'il put partir pour Paris — au mois de mai.

Dans la même année, presque au même moment, mon beau-frère Abbas avait mis son fils Maklouf dans la maison des Pères Blancs où se trouvaient déjà ses jeunes oncles, à Kheratta. En outre, il décida, d'accord avec Belkacem, de ramener son père à Tunis. Car il devait divorcer de Zahra. Mon beau-père vivrait la moitié de l'année chez nous, et l'autre chez son fils Abbas. Les deux frères donc envoyèrent un permis de circulation à Ahmed-ou-Amrouche qui vint nous retrouver à Tunis.

Le 6 ou 7 août 1923, Charlotte accoucha de son fils Marcel : les choses se passèrent normalement, malgré le pessimisme du docteur.

Je n'en pouvais plus dans cette maison où je n'étais plus chez moi. Henri faisait son service militaire. Jean se trouvait encore à l'Ecole Normale, Marie-Louise avait une maladie qui enkylosait tous ses membres : il fallait la frictionner à l'huile camphrée trois ou quatre fois par jour aux jointures ; ma belle-fille ayant déclaré que cette odeur l'incommodait, je pris le lit de la petite et l'installai dans ma chambre.

Cette année est la plus sinistre que j'aie vécue dans la maison de la rue de la Rivière. Fort heureusement, Brizini, un ami de Belkacem, devant partir en Kabylie, je décidai Charlotte à profiter de l'occasion pour se rendre chez son père, à Ighil-Ali, où elle serait beaucoup mieux que chez nous ; elle nous quitta. Puis je persuadai mon beau-père de retourner auprès de sa femme, Zahra, la mère de ses jeunes enfants et sa préférée. Des semaines et des semaines je l'ai « travaillé » dans ce sens. Enfin, il se laissa fléchir, à la condition qu'on ne l'abandonnerait

pas. Je promis tout ce qu'il voulut, pourvu qu'il partît. Ma belle-mère me reprocha de l'avoir chassé, comme j'avais chassé ma bru, mais je ne céda pas. Il y avait un peu de place, maintenant, dans la maison.

Du jour où Charlotte s'éloigna, Lla Djohra s'entêta à ne rien faire dans le ménage. — « Tu as éjecté celle qui devait travailler, me dit-elle, travaille toi-même, moi je garderai ton bébé ! » Je n'étais pas au bout de mes peines.

Influencé par sa mère et par son frère Abbas, mon mari résolut de ramener chez nous Paul et Charlotte. En conséquence, il alla passer ses soirées, à la sortie du bureau, dans un moulin à farine, pour étudier le moteur, afin d'en installer un soit à Ighil-Ali, soit à Tunis, pour Paul. J'eus beau lui répéter que son fils lui échapperait, qu'il n'était pas destiné à devenir minotier, rien n'y fit. Tous les créanciers de Paul fondirent sur la maison : le marchand de fromages, celui de pommes de terre, et même un commerçant qui lui avait vendu un meuble, vint le reprendre. Nous dûmes nous arranger avec tous ces gens-là, signer des traiter, et les payer.

En mars 1924, mon mari m'annonça que son projet était au point. Paul serait minotier à Ighil-Ali ; Lla Djohra allait partir avec lui, et Paul viendrait de Paris pour les rejoindre au pays. Car Belkacem lui avait envoyé le montant de son voyage. Mon mari emporta le linge et la malle de Charlotte laissés chez nous. C'était le 20 avril 1924. — « Tu pars, dis-je à ma belle-mère, mais lave tes pieds sur le seuil de la porte, car c'est la dernière fois que tu vois Tunis ! »

Je restai seule avec mes enfants, Henri toujours au régiment, Jean à l'Ecole Normale ; demeuraient Louis et Noël, encore écoliers, et René au berceau. Quant à Marie-Louise-Taos, on l'envoya quelques jours à l'école de plein air de l'Ariana, mais elle ne put s'y adapter.

Paul s'était donc rendu au pays, il avait vu sa femme, son petit qu'il ne connaissait pas, sa grand-mère, puis il passa par Tunis. Il n'avait pas dépensé tout l'argent de son voyage ; il me remit le reliquat, avec ces mots : « Garde-le, on ne sait jamais. » Il y eut, entre mon mari et moi, des discussions orageuses ; je déclarai à Paul que nous ne pouvions nous démunir de la pauvre maison du pays, que nous avions eu tant de peine à construire et à payer, pour une affaire aléatoire, un moteur et des meules dont nous ne saurions que faire, car j'étais sûre que Paul ne resterait ni à Ighil-Ali, ni à Tunis, maintenant qu'il avait vu Paris !

A la longue, Paul comprit que j'avais raison. Je lui fis vendre, pour en tirer quelque argent, tout ce que je pus trouver de vieilleries inutilisables pour nous : son vélo, des planches, des étagères de son ancienne épicerie. En y ajoutant mes économies, nous réussîmes à réunir trois cents francs. Je lui laissai emporter un costume d'Henri. Un samedi de la fin de mai, Paul retint sa place de bateau. Je lui avais roulé cinq kilos de couscous qu'il devait offrir à un ami. Jean descendit de l'Ecole Normale pour lui dire adieu. Paul était destiné à ne plus jamais revoir l'Afrique du Nord, mais il m'a remerciée de l'avoir engagé à partir ! Je me retrouvai enfin seule avec mes enfants, mais il fallut longtemps à mon mari pour digérer sa défaite.

Jean tomba malade presque au moment des examens. J'allai le chercher à l'Ecole Normale : il avait une fièvre persistante, due sans doute à une insolation. Le docteur lui permit de se présenter malgré la fièvre et le bourra de cachets d'aspirine. Il fut reçu deuxième¹. Il travailla aux ateliers de la Compagnie, pendant les vacances, pour gagner l'argent d'un costume neuf.

Au mois d'octobre, Louis suivit les cours de l'école professionnelle, Jean fut nommé instituteur à Sousse, Henri qui sortait du régiment, voulut rejoindre Paul à Paris. On lui constitua un petit trousseau : six chemises, quelques caleçons, deux costumes, dont un de sport, deux paires de chaussures ; on lui donna le prix de son voyage, et il partit. Ce fut le deuxième exode.

Marie-Louise et Noël demeuraient chétifs et le milieu de la rue de la Rivière ne nous convenait vraiment pas. Mon mari, un jour, fut intéressé par une annonce dans *La Dépêche Tunisienne*. Il s'agissait d'une petite maison à vendre, à Carthage. Nous allâmes la voir le 1^{er} janvier 1925, mais nous comprîmes que les enfants, pour se rendre à l'école, devraient circuler dans le train électrique, pour lequel nous n'avions pas de réductions. Nous nous rabatîmes sur la banlieue Sud.

La plupart des employés du Chemin de Fer avaient fait bâtir des villas à bon marché, mais nous voulions une maison déjà construite, pour nous installer le plus tôt possible.

¹ . Il me semble me souvenir qu'en réalité, Jean fut le major de sa promotion, mais qu'on ne voulut admettre qu'un indigène pût avoir la première place. (Marguerite Taos Amrouche.)

Nous trouvâmes bien, avenue Stephen-Pichon, à Maxula-Radès, face à l'Internat des filles, une villa de quatre pièces avec un jardin assez grand, mais il fallait condamner deux fenêtres, car la propriété voisine ayant été vendue, le nouveau propriétaire exigeait que les fenêtres, donnant chez lui fussent murées ; nous avons accepté. Mais Dieu nous avait préparé mieux ! C'est ainsi que le vendeur se désista et nous indiqua la maison que nous habitons encore.

Nous allâmes la visiter le 25 mai 1925. Le petit René m'avait fait une scène terrible ; il ne voulait plus descendre du train, et il se mit à pleurer quand je le forçai à nous suivre.

J'ai gardé du jardin un souvenir inoubliable. Il y avait des fleurs, des fleurs, comme je n'en avais jamais vues depuis ma petite enfance, depuis le jardin de Taddert-ou-Fella. Je fus émerveillée, avant même d'avoir examiné la maison qui me parut plutôt petite ; trois grandes pièces, et une minuscule, parce qu'on avait pris sur elle de quoi ouvrir un couloir, une cuisine, une vérandah et un débarras ; la buanderie était en appentis, ainsi que les cabinets. Au-dessus de la cuisine, un grenier. Cela nous suffisait, nous n'étions plus si nombreux.

Je dis à mon mari de conclure. Peut-être que mieux avertis, ou moins pressés, nous aurions pu traiter à meilleur compte. Mais nous ne savions pas le propriétaire forcé de vendre à n'importe quel prix, puisqu'il avait construit ailleurs.

Il fut convenu que nous achetions la maison pour vingt-neuf mille francs, dont dix mille payables d'avance, et les dix-neuf autres par annuités échelonnées sur cinq ans.

Nous espérions vendre la maison de la rue de la Rivière pour payer celle de Radès, mais nous ne trouvâmes pas d'acheteur à notre convenance, et nous dûmes la louer à mon beau-frère Abbas, qui avait quitté la rue El Korchani.



Je n'ai jamais regretté la rue de la Rivière. Je n'y avais pas été heureuse, et les peines que j'y ai connues ont de beaucoup dépassé les joies. J'y ai cependant vécu près de sept ans, vu grandir et devenir des hommes trois de mes fils, et gardé la vision de Paul et d'Henri quand ils dansaient dans la grande salle à manger.

C'est le 24 juin, dans la nuit, que nous préparâmes nos affaires, les arabas devaient venir le lendemain, de bon matin. Nous avons démonté les lits et étendu des matelas dans la salle à manger. Nous dormions quand Jean sonna à la porte. Il arrivait de Sousse pour passer l'examen de quatrième année. Il était accompagné de son camarade et ami Marcel Reggui¹.

A l'aube, j'étais levée et j'avais cuit au gaz la poule que nous devions manger à midi : les arabas avaient chargé nos affaires. Il en resta quelques-unes que nous espérions prendre par la suite, en particulier deux petites armoires scellées au mur de ma chambre. Nous ne les avons jamais récupérées, elles furent prises dans la saisie des meubles de mon beau-frère.

Les arabas parties, nous prîmes le train de onze heures, nous arrivâmes à la maison à midi. Elle avait été vidée par nos prédécesseurs.

Jean dînait avec nous, ce jour-là. Avec quelle fierté il revint du jardin en apportant une assiette de figues-fleurs et de fraises : « Ça sert à quelque chose d'avoir un jardin ! » dit-il.

¹. Le plus ancien ami de Jean Amrouche. Algérien, né à Guelma mais d'une famille originaire de Gabès, en Tunisie, converti au christianisme. Aujourd'hui professeur en retraite à Orléans et directeur de l'Association populaire d'art et culture.
